

L'HEROINE DU DESERT.

PAR GUSTAVE AIMARD ET J.-B. D'AURIAC.

CHAPITRE I

UNE HÉROÏNE DU DÉSERT.

Il n'y a pas, sous le soleil, de paysage plus splendide et plus riche en beautés sauvages que le territoire à l'ouest de la Nébraska, sur lequel se déroulent les plaines de Laramie.

Pour le voyageur qui visite ces admirables contrées, ce nom de *Plaines* semble inexact au premier abord ; car, avant d'y parvenir, il a dû gravir les plus hauts plateaux des Montagnes Rocheuses.

Cependant le mot est vrai, c'est bien une *plaine* dont il s'agit.

Le Fort Laramie, qui occupe un des points extrêmes, est situé au confluent nord de la Nébraska ou Platte, avec un autre cours d'eau qu'elle absorbe.

Des sources de la Platte, à ce confluent la rivière décrit un cercle immense d'environ quatre cents milles, embrassant dans son cours plusieurs chaînes de montagnes égales en hauteur.

D'un autre côté, la rivière Laramie dont la naissance est proche de la Nébraska, entoure le reste du territoire, sur un diamètre de 75 milles, et complète ainsi la circonférence.

Cette enclave constitue les fameuses *plaines de Laramie*.

Le pic Laramie, point culminant de cette chaîne, s'élève à environ trente milles du fort qui a emprunté son nom : c'est le centre d'un paysage incomparable par sa splendeur et son immensité ; la vue, que rien ne limite, plane au-dessus des prairies incommensurables, jusqu'au lointain Missouri. — C'est le point de vue des Basses-Terres, en regardant l'Orient. — Au couchant c'est tout un autre aspect ; à perte de vue surgissent des troupeaux de montagnes dont les coupes luisantes ou sombres, nues ou boisées, rocailleuses ou verdoyantes, ondulent en tout sens. — Tout un panorama de collines !

Deux de ces cimes méritent une mention particulière : ce sont, le *Roc Indépendance* et la *Porte-du-Diable*. Ce dernier pic est un grand rocher, sur lequel n'apparaît pas la moindre trace de végétation, et qui s'élève, solitaire, à une hauteur de quatre mille pieds. Sur son extrême pointe est une espèce de portique, œuvre bizarre de la nature, et qui a donné son nom à toute la montagne. Là s'arrête une chaîne immense qui forme la principale ossature des Montagnes Rocheuses. Des *Portes-du-Diable* jaillit la rivière *Sweet-water* (Eaux-Douces) ; le bruit infernal de ses cascades, les bonds effrayants de ses flots à travers les roches aiguës, le grondement continu des échos, tout motive le nom sinistre qui s'applique à ces mornes et imposantes solitudes.

Nous sommes en 1857-58. A cette époque, le fort Kearney, situé à environ deux cents milles du Missouri, était le *settlement* (établissement) le plus éloigné "du lointain Ouest." Il est vrai que plus d'un aventurier, plus d'un hardi pionnier de la civilisation, avait poussé plus loin ses excursions dans le désert ; il y avait des huttes de chasseurs, de *squatters* (défricheurs, colons), jusque sur les bords de la Platte, jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses, mais ces habitations clairsemées dans ces immenses solitudes ne méritaient pas le nom de *settlements* ; la contrée ne pouvait pas être considérée comme peuplée.

Le fort Laramie était, à cette époque, un poste important pour la traite des marchandises ; c'était le rendez-vous des Indiens chasseurs et trafiquants, des trappeurs (chasseurs) de toutes les nations, des aventuriers négociants Américains. Il y avait, en tout temps, une garnison d'environ 300 hommes.

C'était là que s'organisaient les caravanes pour le *Golden State* (Région d'Or), qui passaient par la vallée de la Platte, le *Sweet-water*, *South-Pass* et *Fort-Hall*.

Au seuil des contrées montagneuses se trouvaient, par groupes de dix ou douze, des habitations échelonnées çà et là dans les plaines de Laramie, sur une étendue d'environ trente à quarante milles.

Nous attirerons l'attention du lecteur sur un de ces charmants ermitages. Son apparence extérieure était modeste, mais révélait des habitants honorables. Il était situé près des confluent de la *Platte* et de *Medicine-Row-River*, à cinq milles de *Sweet-water*, à quinze milles des *Portes-du-Diable*.

Au lieu d'être installée dans la vallée — une des plus belles de la contrée, — cette habitation était perchée comme un nid d'aigle sur la cime d'un coteau, et disparaissait au milieu des feuillages touffus. Le pente, pour y arriver, était hérissée de rocs menaçants, disposés en forme de labyrinthe, et qui en rendaient l'accès difficile à tout autre qu'un familier de l'endroit.

Lorsque le voyageur, quittant les régions civilisées, pénétra dans les déserts de l'Ouest, il est saisi par la nouveauté sauvage et grandiose de cette nature admirable : ce ne sont plus les paysages alignés par le crayon plus ou moins maladroit des architectes, les points de vue calculés par la vieille routine, le clinquant champêtre au milieu duquel se payaient autour de leurs maîtres des animaux dégénérés, atrophiés par la domestication. Ce n'est plus le vieux monde défiguré par l'homme ; c'est la terre dans sa beauté native et fière, telle qu'elle est sortie des mains du Créateur.

La grande prairie se déroule, mouchetée de vertes forêts, de troupeaux de buffles, de hordes de chevaux sauvages, de loups, de daims bondissants : et au milieu de cette immensité silencieuse, passe l'Indien, rapide, agile, infatigable, sans laisser derrière lui la trace de ses pas, sans faire le moindre bruit, sans faire ployer le brin d'herbe sur lequel son pied se pose.

Le voyageur n'avance qu'avec une émotion respectueuse qui ressemble à de la crainte, mais dont le charme est inexorable.

Et pourtant, si grande est la force des vieilles habitudes qu'il se trouve heureux de découvrir le Fort Laramie après avoir traversé les quatre cents milles du désert de la Nébraska : le moindre échantillon de la vie civilisée est le bien-venu.

Du reste, il faut en convenir, l'aspect de cette petite colonie militaire n'était pas sans offrir un certain attrait ; on trouvait là une physionomie particulière aux gens, aux bêtes, aux choses même ; il y avait comme un reflet du désert.

Il y avait même une Héroïne demi-sauvage, demi-civilisée, dont l'histoire était une légende de la Prairie.

Manonie ou *Cœur-de-Panthere*, comme l'appelaient les Sauvages, était une "Face-Pâle." Personne ne connaissait sa famille, si ce n'était un chef Pawnee, Nemona, autrement nommé *Les Eaux Grondantes*. Le père de Nemona l'avait enlevée à sa famille, dans l'Etat central d'Iowa ; elle n'était alors âgée que de trois ans. Le sort de ses parents resta un sombre mystère ; le jeune fille elle-même avait ignoré que le sang de la race blanche coulait dans ses veines, jusqu'au moment où les officiers du Fort Laramie le lui avaient appris, avec force compliments. Un de ces Messieurs avait même eu la patience persévérante de se faire raconter par les Indiens quelques bribes de son histoire, et s'était ensuite empressé de lui faire connaître tout ce qu'il avait pu recueillir. Elle avait du reste, été honorablement et affectueusement traitée par ses amis blancs ; le commandant du Fort l'avait presque adoptée et la considérait comme sa fille : aussi avait-elle pour toute la population *Face-Pâle* une affection profonde qui avait exclu de son esprit tout souvenir Indien.

Un notable guerrier des Pawnees, nommé Wontum, c'est-à-dire le *Chat-Sauvage*, avait demandé en mariage *Cœur-de-Panthere* ; mais la jeune fille avait repoussé avec empressement ses prétentions amoureuses. Un noble et orgueilleux sentiment de sa supériorité native s'était élevé en elle et l'avait portée à accueillir cet aspirant sauvage avec un dédain tel que l'infortuné Wontum dut se retirer honteux et confus.

Nemona (le chef Pawnee dont nous avons déjà parlé) avait, contrairement à la coutume Indienne, une seule et unique femme qu'il affectionnait et traitait avec tous les égards possibles. Il entreprit, avec elle, d'intercéder pour Wontum auprès de la jolie transfuge ; mais celle-ci n'avait plus dans le cœur un seul atome de l'esprit indien ; toutes les instances